

MARDI 6 JUIN 1848.

UN NUMERO DANS LA RUE : 10 CENTIMES.

1^{re} ANNÉE. — N° 2.

L'APOTRE DU PEUPLE,

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	3 mois.	6 mois.	Un an.
Paris.	3 f. »	5 f. 50	10 f.
Banlieue.	3 f. 50	7 f. »	12 f.
Départem.	4 f. »	8 f. »	16 f.
Etranger.	6 f. »	12 f. »	24 f.

En province, chez tous les directeurs de Messageries et chez tous les Libraires.

JOURNAL SOCIALISTE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE,

PARAISANT LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

Liberté, Justice et Vérité pour tous.

Le peuple seul est souverain, lui seul tient de Dieu la force et la puissance.

PRIX DES INSERTIONS :

Librairie.	» f. 50 cent. la ligne
Industrie.	» 1 f. » —
RECLAMES.	Librairie, 1 f. 50 la ligne.
	Industrie, 2 f. » —

En province, chez tous les directeurs de Messageries et chez tous les Libraires.

TOUTES LES COMMUNICATIONS RELATIVES A L'ADMINISTRATION

DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES (franco)

au Directeur.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

BUREAUX :

rue du Marché St-Honoré,

32.

TOUTES LES COMMUNICATIONS RELATIVES A LA RÉDACTION

DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES (franco)

au rédacteur en chef.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Les régénérateurs. — Le peuple. — Questions à qui de droit — Assemblée nationale. — La Liberté. — Entre fillet. — Nouvelles étrangères. — Faits divers. — Situation de la banque de France et de ses succursales au 31 mai 1848.

PARIS, 6 JUIN.

LES RÉGÉNÉRATEURS.

Lorsque la République fut proclamée le 23 février du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville, nous avons cru, et beaucoup d'honnêtes gens l'ont cru comme nous, que le monopole, le népotisme et la dilapidation étaient définitivement bannis de la France; qu'au système bâtard que l'on qualifiait de constitutionnel allait succéder un système de franchise et de justice. Quelques hommes, fort mêlés sans doute, mais tous ardents patriotes, s'étaient soudainement élevés, se disant représentants du peuple vainqueur, jusqu'au sommet du pouvoir, la souveraineté nationale leur avait été confiée. Quelle que fût notre répugnance personnelle pour plusieurs de ces hommes, bien connus de nous, nous fîmes taire nos sentiments personnels, et nous les saluâmes les premiers du sublime nom de régénérateurs de la patrie.

Mais voici que bientôt, ivres de leur triomphe inespéré, ces hommes auxquels le peuple venait de confier ses futures destinées, ces colosses de patriotisme, qui depuis dix-huit ans prêchaient la liberté, la justice et l'égalité des droits pour tous, oubliant la mission sublime qui venait de leur être confiée, ou que, pour

mieux dire, ils avaient escamotée à l'enthousiasme populaire, au lieu de s'occuper des affaires du pays, se livrent à des saturnales sans nom et tombent dans les mêmes vices que leurs devanciers. Vandales! ils démolissent tout sans rien réédifier, comme s'ils n'avaient pu vivre qu'au milieu des ruines, ou comme si d'avance ils s'étaient proposés de traiter la France, leur mère, en pays conquis.

François Arago, Lamarque, Flocon, Recurt, Armand Marrast, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Albert, Marie, Béthmont, Garnier-Pagès, Crémieux, ces noms sont dans toutes les bouches et dans tous les cœurs; ceux qui les portent, à quelques exceptions près, occupent bientôt tous les emplois, M. François Arago, si pur sous la royauté, donne ou laisse prendre la première sinécure de France à son frère Etienne, et son fils Emmanuel Arago, ex-fiancé de Mlle Duplessis, est envoyé en mission où il devient un dictateur ardent. M. Armand Marrast, le Brutus du National, appelle aux emplois les mieux rétribués tous les Marrast de sa lignée et s'empare lui-même de la préfecture de la Seine après l'avoir changée en mairie, sans doute comme ce pêcheur endurci qui, n'osant dire qu'il avait volé un bœuf, avoua à son confesseur avoir volé un bout de corde, — sans ajouter que le bœuf était attaché à cette corde! Le Spartacus moderne, Ledru-Rollin n'a placé, il est vrai, que quelques amis; mais quels amis, grand Dieu! En revanche que de choses il a déplacées! Parlerons-nous de Louis Blanc? mais c'est le plus pur de tous! il n'a casé que son frère dont il a modestement fait un direc-

teur des beaux-arts—et quelques amis de son secrétaire intime... — M. Lamartine a agi d'autre sorte; cet ange aux ailes d'or et d'azur n'a placé personne de sa famille; ses amis les plus dévoués ont été écartés du pouvoir; il est vrai que tous ceux qui ont eu le courage de lui faire peur ou la bassesse de flatter son immense, son incommensurable vanité, ont obtenu de lui tout ce qu'ils ont voulu. Témoin ce représentant de la République envoyé à l'étranger pour le haut fait d'avoir inscrit sur les monuments publics ces simples mots: *propriété nationale*; témoin le citoyen Eugène Mahon qui, dit-on, en récompense d'une biographie du grand poète, a été fait d'emblessecrétaire d'ambassade; témoin ce célèbre magnétiseur, Sarda-Gariga, que l'on a nommé receveur des finances de Paris, sur la recommandation du citoyen Bois-le-Comte, et qui quinze jours après, toutes les incapacités, toutes les servilités qui représentent en ce moment la France à l'étranger, y compris le citoyen Emmanuel Arago.

Que dire des autres membres du gouvernement provisoire; le citoyen Flocon a fait ce qu'il a pu pour ses amis, mais nous lui devons cette justice qu'il l'a fait sans discontinuer de culotter ses pipes, même après sa nomination au ministère du commerce et de l'agriculture, et nonobstant la triste obligation où il s'est vu de toucher le douzième de ses appointements à raison de 80,000 fr. par an, qu'en qualité de *commis du peuple*, comme dirait le bon Père Duchêne, il se voit forcé d'accepter pour prouver son dévouement.

FEUILLETON DE L'APOTRE DU PEUPLE.

LA VOIX DE LA RÉPUBLIQUE (1).

NÉMÉSIS DE 1848.

LE TRIOMPHE.

Paris, 1^{er} mars 1848.

Un jour la grande émeute aux voix tempétueuses
S'éleva; puis, semblable à des vagues houleuses,
Entraînant avec elle hommes, pavés, canons,
Sur l'heure improvisa d'immenses bataillons.
On entendit ces mots : *Sauvons notre patrie!*
Et, comme le torrent qui s'enfle, gronde et crie,
Alors qu'une avalanche est tombée en son lit,
Le peuple, à la faveur des ombres de la nuit,
Le peuple-réuni, formidable phalange,
Terrible, furieux et les pieds dans la fange,
Combattit en criant, de ses cent mille voix :
A bas le despotisme! il ne faut plus de rois!

(1) La reproduction partielle de la *Voix de la République* est seulement permise aux journaux et autres publications qui ont des traités avec la société des gens de lettres.

Il s'exprimait ainsi, fier et beau de colère!
C'est que pour soulever ce torrent populaire,
Dans son onde limpide, aux doux reflets d'azur,
On avait amassé tant de limon impur,
Tant de corruption pendant dix-huit années,
Que ces eaux, à la fois, en un jour déchaînées,
Montant comme une écluse au faite d'un palais,
Devaient, dans leur courant, entraîner à jamais
La royauté déchuë, idole sans prestige,
Pour qui ne naissent plus des siècles de prodige.
Colosse vermoulu qui, les pieds hors du sol
A, pour dernier hochet, conquis un parasol.
Trois heures ont suffi! Trois heures immortelles!...
Tout avait disparu de ces âmes rebelles,
Aveugles de l'esprit, incrustés dans le mal,
Dont le règne odieux, comme un astre fatal,
En de néfastes jours se leva sur la France,
Présage de douleur, de honte et de souffrance.

Gloire te soit rendue, à toi, peuple vainqueur,
Tu n'étais qu'endormi; tu retrouves du cœur
Alors que la patrie, en un instant suprême,
A besoin que ton bras la sauve d'elle-même.
Gloire! car cette fois tu n'es par mort en vain;
Tu n'as pas ramassé les pavés du chemin
Pour en faire un pavois à l'orgueil d'une tête.

Nul ne viendra ravir ta nouvelle conquête.
Tes bras victorieux, par la poudre noircis,
Ont travaillé pour tous; tes mains n'ont point assis
Sur un trône encore chaud un vieillard hypocrite
Qui règne pour lui seul!... Tu ne vas plus si vite...
Dans ton intelligence, un nouveau jour a lui,
O peuple! il te faut mieux que des mots aujourd'hui.
Il te faut de ces faits, palpables et sublimes,
Capable de combler les plus profonds abîmes;
Il te faut de grands cœurs ardents à te servir;
Purs médecins de l'âme! eux seuls savent guérir;
Il te faut une voix intelligente et douce
Qui te conduise au but, sans larmes, sans secousse,
Qui te lie au devoir des chaînes de l'esprit,
En parlant seulement comme fit Jésus-Christ.
Gouverner par la force! éphémère puissance!
La force! elle est en toi! Mais la reconnaissance,
L'amour, guide sacré qui ne peut égarer,
Voilà, voilà les dieux que tu sais adorer.
Le joug de la vertu te fut toujours facile;
A ses douces leçons on te trouve docile,
Toi, qui malgré tes maux, devant un âtre froid,
Dans ton humble réduit, toujours si près du toit,
Souvent, faute du pain qui nourrit l'indigence,
Cherches un aliment à ton intelligence.

Le citoyen Recurt, brave homme et excellent médecin, a un peu négligé ses clients en faveur de la République. Aussi la République s'est-elle empressée de lui accorder quatre-vingt mille francs par an, lesquels l'aimable docteur a acceptés : — par pur dévouement.

Qu'ont fait les citoyens Bethmont, Garnier-Pagès, Marie, Dupont de l'Eure?... Ils ont fait ce qu'ils pouvaient faire. Le citoyen Bethmont s'est reposé pendant les premiers jours et s'est retiré ensuite pour se reposer encore après. Garnier-Pagès a, par imprudence, tué le crédit en le frappant de terre par son fameux compte-rendu, et par le pitoyable décret sur les caisses d'épargne et sur les bons du trésor; le citoyen Marie, placé dans une sphère qui n'était pas la sienne, a vu sa probité, son patriotisme et son intelligence paralysés! Quant au citoyen Dupont de l'Eure, il a servi de piédestal à cette tourbe d'envahisseurs qui, le 24 février, se sont jetés sur la royauté brisée comme autant de loups affamés.

Tous les hommes que nous avons eus des régénérateurs, des patriotes purs, ont proclamé la liberté, la fraternité, l'égalité... Où sont donc ces trois filles du ciel?... Oh! si s'entendre chaque jour calomnier, par ceux-là même qui vous ont offensés, si ne pouvoir exprimer son opinion sur les hommes et sur les choses, si oser flétrir toutes les iniquités, toutes les débauches, toutes les folies des hommes auxquels le peuple a confié son bonheur et qui l'ont compromis; si voir ces mêmes hommes singer les grands seigneurs, les rois, les proconsuls, voire même les empereurs sans rire, ou plutôt sans pleurer; si voir des gens qui, parce qu'ils ont édité quelques ouvrages sans portée sociale ou politique, se croient aptes à effacer les Sully, les Richelieu, et à gâcher le temps et les trésors du peuple; à s'étaler effrontément dans ses palais; à insulter à sa misère; si toutes ces choses s'appellent *la liberté*, la France est libre en effet, car jamais une plus grande débâcle sociale, politique et morale n'a jeté le désordre et l'effroi sur la France. Si la fraternité consiste à se méfier les uns des autres, à s'entre déchirer, à se calomnier réciproquement, à s'arracher les uns aux autres le pain de chaque jour; car telle est la fraternité que nous avons....

Mais, du moins, nous dira-t-on, tous les Français sont égaux; tous jouissent des mêmes droits! Sans doute tous jouissent du droit de mourir de faim; ne faut-il pas que les régénérateurs puissent se rassasier eux et les leurs?...

Il ne valait guère la peine de bouleverser un trône

et de chasser un roi, déjà méprisé, pour élever à la place de ce trône renversé autant de trônes que la France avait de vanités personnelles, de nullités prétentieuses et, à la place des rois bannis, cette foule de *rois batarde* qui se sont si impudemment, si effrontément, et si vite assis sur la propriété du peuple le jour où le mépris public venait d'infliger à la royauté déchu le châtiment de ses iniquités.

Et que l'on ne nous dise pas que les hommes du pouvoir ont eu de rudes heures à passer, des luttes à soutenir, un peuple en délire à dompter, des désordres à réprimer; rien de tout cela n'a souillé la révolution de février. Le peuple, dans son admirable bon sens, a été le premier à prévenir tout désordre, toute lutte, tout ce qui pouvait entraver la marche majestueuse de la liberté qu'il venait de conquérir si vaillamment. Le peuple a fait plus, il a opposé à sa misère, à sa douleur, aux pleurs de ses enfants, qui lui demandaient du pain, il a opposé la sublime résignation qu'inspire un ardent amour pour la patrie. Que voulait-on de plus?... et quelle était la mission des hommes qui venaient de s'emparer du pouvoir?... Cette mission était simple et facile à remplir : certain de la vertu, de la raison du peuple, ils n'avaient à s'occuper que de l'organisation de l'assemblée constituante, de cette assemblée qui seule avait le droit de doter la France d'une constitution en rapport aux lumières du pays et aux vertus populaires et qui fut une garantie des droits de tous, en imposant à chacun les devoirs qu'il devait accomplir. Au lieu de s'en tenir à une mission aussi simple, aussi facile, les dictateurs improvisés ont gâché trois mois à brocher des décrets qui n'ont produit et ne pouvaient produire aucun bien, et à se distribuer réciproquement des louanges à perte de vue et les sinécures les mieux distribuées! Et ces hommes ont osé se croire les régénérateurs de la France! Puisse l'histoire ne pas leur donner un jour un nom que nous n'écrivons pas pour l'honneur du temps.

LE PEUPLE.

Le peuple! il est partout où bat un noble cœur!

Où est le peuple? demandent quelques incrédules, gens de mauvais vouloir, qui, en toute chose ne considèrent que le pire, pareils à ces brocanteurs qui d'un objet qu'ils achètent ne regardent que les défauts afin de l'avoir à bon marché!

Eux aussi voudraient avoir bon marché du peuple;

et, à force de le déprécier, le refouler au bas de l'échelle dont il a su conquérir le sommet. Voilà pourquoi ils ont adopté ce pitoyable système de dénégation et de dédain.

Ils passent à côté d'un groupe qui chante, et ils se reculent avec terreur, pensant que tous ces gens-là cachent des poignards sous leurs habits.

— Ce n'est pas là le peuple, disent-ils.

Rencontrent-ils une longue file de ces braves ouvriers qui portent chaque jour l'obole du centenaire en offrande à la patrie, don généreux destiné à leurs frères qui souffrent, et qui va on ne sait où?

Anarchistes! s'écrient nos incrédules, ce n'est pas le peuple non plus!

Dans la foule on entend parfois des acclamations qui semblent se contredire, des voix crient vive Lamartine! d'autres crient vive Louis Blanc! quelques-uns ont crié : Vive Barbès!

Où donc est le vrai peuple, demandent en riant nos athées politiques, parmi tous ces gens qui saluent tant de drapeaux divers? Nous voyons bien là des hommes en blouse, des hommes en casquette, des hommes en uniforme, des hommes en redingote, voire même quelques élégants en gants jaunes; mais comment se débrouiller de ce chaos de costumes et d'opinions? Comment reconnaître cette chose collective, mais une, qu'on nomme peuple, parmi tant d'éléments hétérogènes? Comment distinguer le vrai peuple enfin dans ces masses si diversement barioolées, et qui semblent si peu d'accord? Montrez-nous le vrai peuple enfin!

Où est le vrai peuple? Nous allons vous le dire! Le peuple est partout où se trouvent des infortunes à secourir, des manifestations généreuses à faire, des injustices à réprimer, des tyrannies à châtier!

L'ouvrier, qui travaille tout le long du jour et par fois la nuit pour donner du pain à sa famille, et qui, confiant en Dieu, ne cherche ici-bas d'autre gloire, d'autre bonheur que l'amour des siens et la paix.

Le commerçant, l'industriel qui, tout occupé de la prospérité de sa patrie, accomplit loyalement sa tâche, et ne spéculé pas sur la misère de celui qu'il emploie pour arriver plus tôt à la fortune : — c'est le peuple!

Le médecin qui après avoir consacré sa jeunesse à l'étude sérieuse de son art, consacre son âge viril au soulagement de l'humanité; qui, faisant de sa science sublime un apostolat, et non une avidespéculation, s'assied en consolateur au chevet du pauvre comme au chevet du riche : — c'est le peuple!

L'avocat qui remplit saintement sa mission, qui ne

Car tu lis, même alors que tu ne manges pas!

Noble peuple! tu fis de sublimes repas

En ces jours trop récents de mortelle atonie,

Où, voyant d'un œil sec ta cruelle agonie,

Les riches, dieux du jour, au cœur bardé de fer,

Te laissaient sans pitié dans ce terrestre enfer,

Réservant pour eux seuls le monopole immense

Qui bientôt eût tari les veines de la France.

La misère est souvent un mauvais conseiller :

On dort mal, quand on a la faim pour oreiller.

A semer l'injustice on récolte la haine.

Malheur donc, à celui qui, sans se mettre en peine

Des souffrances d'autrui, s'enveloppe d'orgueil,

Et se couvre de fleurs quand le peuple est en deuil!

Malheur à qui, le jour des publiques colères,

Manque pour s'appuyer de l'amour de ses frères;

L'égoïsme glacé, qui toujours marche seul;

Méprisé des humains, à l'oubli pour lincol!

Trop longtemps cette lèpre a dévoré la terre,

Et semé parmi nous la discorde et la guerre.

L'avare, qui s'enferme au sein de son trésor,

Meurt de faim et de soif au milieu de son or;

Et l'aveugle pouvoir qui du peuple s'isole,

Comme une feuille morte au moindre vent s'envole.

Marchons donc aujourd'hui dans un commun accord,

O mon pays! c'est là ce qui te rendra fort.

Plus d'égoïsme froid, de mesquines colères,

Les ennemis d'hier aujourd'hui sont des frères.

Pour atteindre à la gloire avec sécurité

Chacun doit s'appuyer sur la FRATERNITÉ.

Sans cela, point de force; en vain nos bras débiles

S'armeraient pour garder nos cités et nos villes.

Oui, la seule vaillance à qui rien ne fait peur,

La seule qui soit vraie, est la force du cœur;

La magnanimité qui triomphe et pardonne

Qu'on porte une houlette ou bien une couronne,

Qu'on l'ait blessée au vif du glaive ou de la voix :

Car entre deux partis elle n'a point de choix :

Absoudre ou condamner. — Elle absout pour sa gloire :

La vengeance jamais ne souille sa victoire.

Peuple! douter de toi, serait te faire affront.

Tu veux des lauriers purs pour en parer ton front.

Si des gouttes de sang, sur eux perlent encore,

C'est le sang du combat, vermeil comme l'aurore;

Mais au jour qui te luit, il s'efface emporté,

Au soleil du bonheur et de la liberté!

Que le calme aujourd'hui renaisse dans ton âme;

Tourne au bien ce courage et cette vive flamme

Que le ciel mit en toi, don céleste et sacré,

Noble et sublime instinct, de l'homme révé.

A ce nouveau creuset que ta vertu s'épure;

Sois ferme et confiant; ne crains plus l'imposture

D'avidés gouvernants. Tes amis dévoués,

Lamartine, Marrast sont largement voués

A tes destins futurs. Ledru-Rollin, les autres,

Qui ne sait pas leurs noms? tous sont de vrais apôtres.

Ils portent sur leurs fronts, de fatigue pâlis,

Ces sublimes penses que tous les jours tu lis

Dans les mille journaux que ton impatience

Attend chaque matin et dévore d'avance.

Ils t'ont donné leur vie avec tant de grandeur!

Toi, modère à ton tour cette fiévreuse ardeur,

Cette soif d'avenir, fille de la souffrance;

Un jour ne suffit pas pour sortir de l'enfance.

Dans le vide creusé par un règne oppresseur,

Ils jettent leurs travaux... toi, jette ta douceur.

L'avenir récompense avec pleine largesse

La Longanimité, fille de la Sagesse.

Attends! chaque journée aura son résultat;

C'est une nation et non plus un État.

Qu'on gouverne en ton nom; il faut d'autres mesures.

Plus on voit au timon des mains fortes et pures

Plus on les doit aider d'un patient effort;

On ralentit l'horloge à briser le ressort.

Travaillons : le travail surtout est nécessaire

défend que des causes justes, qui préfère la gloire de défenseur de l'opprimé aux vaines ambitions de caste, aux places, aux emplois publics; les recevant comme une récompense, lorsqu'ils viennent à lui, sans les briguer ou les mendier: — c'est le peuple!

Le journaliste, l'homme de lettres qui fait de son talent ou de son génie un moyen d'amélioration, une consolation pour ses frères; un juge devant lequel sont traduits chaque jour les jongleurs de toute espèce, les imposteurs, les apostats: — c'est le peuple!

Le fonctionnaire, l'homme public qui porte gravé dans le coin cette sublime devise: *justice pour tous, dévouement à tous*: — c'est le peuple.

Le riche dont le luxe répand chaque jour l'aisance et le bonheur sur les travailleurs, qui, descendant chaque jour de son trône d'orgueil ou plutôt qui, relevant jusqu'à lui les inférieurs qui le servent, ennoblissent leur cœur par la douceur de ses paroles, récompense les bons serviteurs et réprime les mauvais; le riche qui cherche la douleur cachée et la misère honteuse, et les console et les soulage sans les humilier jamais; le riche enfin, qui n'est que le trésorier du pauvre: — c'est le peuple encore!

Qu'on ait crié: « Vive Barbès! » ou: « Vive Lamartine! » qu'on se soit trompé dans sa foi politique, ou qu'on y tienne parce que les convictions sont libres, qu'on soit républicain de la veille ou républicain du lendemain, qu'importe? si l'on ne commet aucun acte injuste, si l'on repousse avec mépris toute bassesse ou toute calomnie; si l'on est prêt à sacrifier sa fortune et sa vie au bien du pays, c'est-à-dire au bonheur de ses frères; si l'on n'écoute jamais les suggestions de la haine; si, repoussant toute pensée de bassesse ou de vengeance, on ne donne accès dans son âme qu'àux sentiments généreux et fraternels; si l'on veut avant tout le bien de la patrie et que l'on y contribue de toutes ses forces, on est peuple; les hommes de bien suivent tous le même drapeau! Que l'on ne s'arrête donc plus à ces variantes de dénominations, à ces méticuleuses différences, à ces distinctions subtiles, armes discourtisantes dans les ennemis de la prospérité nationale se servent pour troubler les âmes faibles ou ignorantes. A celles-là, nous chercherons à inspirer la force en leur donnant l'instruction.

Qu'en traversant le rude chemin que la République nouvelle a frayé à ses enfants, ils avancent sans hésiter et ne s'arrêtent pas, quand même ils laisseraient aux buissons du chemin quelques lambeaux de leur vêtement.

Et si ceux là qui pour nous ne sont pas du peuple, car

ils ont renié dans leur âme ce nom sacré; si ceux-là, disons-nous, cherchaient à ébranler leurs convictions, à les affaiblir par le doute, à les dominer par la division, à refouler leurs nobles élans vers l'avenir qui nous est ouvert, nous leur dirons, nous: — Courage! n'écoutez pas ces paroles sceptiques qui ne sont pas faites pour un peuple libre, croyant et progressif; marchez sans crainte, nous arriverons au but; et pour que les bons se reconnaissent toujours entre eux, qu'ils adoptent ce mot de ralliement:

« Le peuple! il est partout où bat un noble cœur! »

QUESTIONS A QUI DE DROIT.

Serait-il vrai que le citoyen Armand Marrast aurait trouvé le moyen de supprimer le conseil municipal de la ville de Paris qui, jadis, était élu par le libre vote des Parisiens... et que la ville peut dépenser *ad libitum* et sans contrôle aucun les deniers municipaux?... Nous osons à peine le croire, tant un tel fait serait monstrueux; pourtant, ce fait résulte, assure-t-on, des explications du citoyen Caussidière, qui doit être bien renseigné sur ce point.

Le journal l'Assemblée nationale nous dit que « le gouvernement n'a plus la confiance publique. » Serait-il vrai? Dans ce cas, qu'il se retire: lorsqu'ils ont perdu la confiance du maître, les serviteurs n'ont que faire dans une maison.

Le même journal assure que le National a encore quelques amis à placer. Nous pensions au contraire qu'il n'y avait plus que le citoyen Duras, son rédacteur en chef, dont le dévouement fût resté sans récompense, et nous espérons que deux cent mille voix au moins le porteraient à l'Assemblée nationale, où il eût été d'un grand secours au citoyen représentant du peuple, maire de Paris, dans le cas où, contre son habitude, il se serait vu de nouveau exposé à répondre à des sommations!... Nous sommes heureux de connaître les besoins du National, pour engager le gouvernement intérimaire à nommer au plus tôt les illustrations de la feuille républicaine de la veille, aux ministères vacants, s'il y en a, ou de vouloir bien faire vaquer un ministère tout exprès: — Nous demandons à faire partie de la rédaction du National, ne fût-ce que pour écrire sur les bandes en papier bulle le nom et les adresses des abonnés au puissant journal.

Où peut-on être mieux qu'au sein d'une rédaction qui, depuis le 24 février, en cent trois jours seulement, a donné à la patrie trois ministres, un maire de Paris

et un général, sans compter ceux que l'on ne connaît pas.

Le citoyen de Lavalette, directeur, rédacteur et seigneur de l'Assemblée nationale, a-t-il été, oui ou non, élu représentant du peuple?... S'il est élu, qu'on tire des pétards et que l'on allume des lampions, la France est sauvée; sinon, que l'on couvre d'un crêpe noir le coq de tous les clochers de Paris, car avant deux mois la France sera perdue sans retour, à moins que l'on nomme pour représenter la gloire nationale le plus dévoué, le plus chaud, le plus vaillant, le plus énergique, le plus spirituel de tous les Français; l'illustre Alexandre Dumas-David, marquis de la Pailletterie, ci-devant le plus fidèle ami de la famille d'Orléans en général et des princes de cette famille qui dépensaient beaucoup d'argent en particulier: décoré d'une foule d'ordres étrangers, et notamment de celui de Charles III, lequel a été octroyé par la munificence royale espagnole à propos d'une course de taureaux, non pas au littérateur, mais à M. Alexandre Dumas-David, marquis de la Pailletterie... Jusqu'à quand le mépris public attendra-t-il pour flageller toutes ces vanités et démasquer toutes ces hypocrisies!

ASSEMBLÉE NATIONALE.

L'autorisation de la mise en accusation, demandée à l'Assemblée nationale par le parquet, a été refusée par 369 votants, contre 337, c'est-à-dire par la faible majorité de 32 voix. Dans cette grande discussion, huit voix éloquentes se sont élevées en faveur du citoyen Louis Blanc, et dans la même chambre, où à en croire quelques journaux du 17 mai, des injures très-graves auraient été jetées à la face du célèbre historien, de nombreux témoignages ont constaté que le citoyen Louis Blanc s'était conduit en homme d'honneur dans la journée du 15 mai. Quand donc renoncera-t-on à ce système odieux qui consiste à attaquer ses ennemis politiques ou autres, par la plus lâche de toutes les armes: — la calomnie.

Décidément, nous avons fait une révolution de cervelas et de chopines. Voilà maintenant la garde nationale d'Amien qui invite la garde nationale à cheval et la 5^e légion de Paris à casser fraternellement une croule avec elle. Il est vrai que cette croule, toute fraternelle qu'elle soit, produira, si elle a lieu, un surcroît de recette au chemin de fer du Nord, qui peut être évaluée, en moyenne, à la somme de 400,000 francs. Avec cette somme, cent mille familles pourraient man-

Pour que chacun de nous reçoive son salaire.

Au temps qui mûrit tout laissons suivre son cours.

Dieu seul a pu créer le monde dans sept jours.

Son esprit éternel veille sur la patrie.

Il protège celui qui l'adore et le prie!

.....

Du passé, qui n'est plus, détournons nos regards;

O peuple! il est pour toi de célestes hasards.

Quand paraît sur la terre un fléau qui menace,

C'est que Dieu, notre père, est près de faire grâce.

Peuple, réjouis-toi, peuple, le sang versé.

Est, pour les nations, largement compensé.

Le sang de nos martyrs, c'est la sainte rosée;

Notre France par lui sera fertilisée.

Les pères sont tombés, les fils récolteront;

Et dans le monde entier, tous les peuples diront:

Que bien grand fut en nous le courage civique.

Qui d'un royaume impur fit une République!...

APPENDICE.

Paris, le 27 Mai 1848.

Trois mois sont écoulés; trois siècles d'agonie!

A quoi sert le talent? à quoi sert le génie?

Dans nos plus chers espoirs nous sommes donc trahis!

Liberté, droit public! nos uniques refuges,

Verrons-nous profaner, par d'indignes transfuges,

Vos autels envahis?

Quoi! toujours au pouvoir de menteuses paroles;

Des cœurs intéressés, égoïstes, frivoles,

A qui prend le vertige en montant au sommet!

Que par droit ou par vote, il gouverne les hommes,

N'en verrons-nous pas un, dans le siècle où nous sommes,

Tenir ce qu'il promet?

Oh! oui vraiment! la France avait fait un beau songe!

Et nous vivons toujours dans l'ère du mensonge.

Politiques crétiens! pour vous sont les faveurs!

Et pourtant vous deviez nous sauver de l'abîme,

Vous que la France avait, d'un accord unanime,

Salués du nom de sauveurs.

Sauveur! ce mot sacré, savez-vous ce qu'il coûte?

Le Christ donna son sang répandu goutte à goutte;

Il oublia sa mère et tout ce qu'il aimait.

Alors que du pouvoir un homme atteint le faite,

Il donne à son pays, et son bras, et sa tête;

A la mort même il se soumet.

Sublime mission! se dévouer aux autres;

Être à la fois, martyrs, législateurs, apôtres;

Hélas! nous l'avons cru, nous vous avons bénis!

Et le peuple, rouvrant son âme à l'espérance,

A chanté l'Hosanna de notre délivrance;

Et les rois sont bannis.

Oui! la liberté règne, et chacun dans la rue

Par un mot fraternel s'accueille et se salue:

D'un titre fastueux nul de nous n'est plus vain.

O bonheur! tous les jours seront des jours de fête,

Et nous aurons bientôt l'égalité parfaite:

Tous manqueront de pain.

En revanche, et sous l'œil de la France amaigrie,

Au palais florentin où mourut la pairie

On a fait des repas dignes de Balthazar:

Et l'auguste hémicycle où la constituante,

Sans résultat aucun, babille ou s'épouvante.

Est un vrai restaurant-bazar.

On y voit réunis les produits des deux mondes:

Pâtèques, ananas, bouteilles rouges, blondes,

Chocolat espagnol, vrai rhum américain;

Et comme à tous les goûts il faut qu'on satisfasse,

Des arabes d'Alger feront bientôt sur place

Du café marocain.

O comme on doit trouver radieuse et divine

Cette part de la France où l'on mange, où l'on dîne!

Dignes représentants, répondez; n'est-ce pas

Que l'on peut oublier la publique misère,

Alors que dans un jour notre estomac digère

ger tout un jour. Décidément, M. Rodstchild est un habile homme, et assez généreux pour payer le déjeuner de la garde nationale de Paris à Amiens. Le fera-t-il? Nous n'en savons rien. Mais à tout hasard nous sommes certain qu'il prendra la recette, si toutefois la garde nationale de Paris se rend à l'invitation de sa sœur d'Amiens. Que l'on dise après cela que l'on ne mange plus en France...

La Liberté disait hier à ses lecteurs :

«Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce sont des principes, — ce ne sont pas des partis.

Ce qu'il nous faut, ce sont des citoyens, — ce ne sont ni des chefs, ni des soldats dévoués à ces chefs.

Les partis vivent de passions, — les gouvernements vivent de principes.

Les partis vivent par un homme qui s'affaiblit et qui passe, — les bons gouvernements vivent par le peuple qui ne passe point.»

Nous ajouterons :

Ce qu'il nous faut, ce sont des écrivains dévoués qui fondent des journaux et qui les propagent pour instruire le peuple sur ses droits et sur ses devoirs, et non pour arriver, à force de charlatanisme et d'hypocrisie, à l'Assemblée nationale ou à quelque autre poste important.

Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes de cœur et non des patriotes d'hier, qui changent de patriotisme aussi souvent que d'habit.

Ce qu'il nous faut, ce sont des représentants sérieux et non des pantins.

La Liberté ajoute :

«Que la République de 1848 doit être une ère nouvelle AVEC DES HOMMES NOUVEAUX !

C'est pour cela qu'il serait fort malheureux que les candidats de la *Liberté*, pour la plupart fort usés, fussent nommés représentants du peuple

Nouvelles étrangères.

L'empereur de Russie, celui d'Autriche et le roi de Prusse, serrent de plus en plus les liens qu'ils ont formés pour combattre la liberté qui menace à son tour de les détrôner dans un temps plus ou moins rapproché, et qui finira, nous l'espérons, par avoir raison d'eux. Les nouvelles de l'Allemagne et de l'Italie sont loin de pouvoir rassurer les esprits sérieux qui s'intéressent à l'avenir des peuples. Nous ne jurerions pas que sous peu une nouvelle émigration n'ait lieu en Italie. Pie IX parle déjà, dit-on, d'abdiquer son pouvoir temporel, et Radetzki, Nugent et le roi de Naples ne sont pas si près d'être vaincus que l'on disait il y a quelques jours.

Quatre larges repas?

Que pour vous il n'est point de titre dérisoire
Pouvoir intérimaire ou pouvoir provisoire,
Hommes purs ou tarés, votre zèle obstiné
Les protégera tous; et, quoiqu'on veuille faire,
Vous redirez en chœur : « La patrie est prospère,
Tout va bien.... nous avons diné. »

Malheur! malheur à vous, qui, trompant notre attente,
Avez sur notre France, encore faible et sanglante,
Déployé, sans pudeur, toutes ces faussetés.
Vandales! qui brisez sans jamais reconstruire;
Tartufes de vertu, qui portez sous le rire

Le deuil de nos prospérités!

Simulacres de rois, qui, sous la république,
Avez, sans redouter la colère civique,
Vos fous, vos courtisans, vos valets effrontés;
Avez-vous oublié ce que le peuple souffre?
Et comment en un jour, tous dans le même gouffre

Les rois sont emportés.

Et pourtant, vous aviez un privilège immense,
Vous étiez peuple aussi; d'une obscure naissance,
Bienfait de Dieu, le ciel vous a gratifié:
Et vous avez longtemps, d'une austère parole,
De votre antique foi formulé le symbole.

FAITS DIVERS.

On lisait hier sur tous les murs de Paris une affiche ainsi conçue :

« Citoyens,

LE BESOIN :

« 1° Des ex-lois de septembre ;

« 2° Des bastilles ;

« 3° Des grands discours ;

« 4° Des émeutes réactionnaires ;

« 5° Et autres roueries gouvernementales, se faisant généralement sentir,

« Nommons M. THIERS!!! »

— Un courrier extraordinaire arrivé d'Italie a, dit-on, apporté une nouvelle grave : il paraît que le pape a fait remettre aux représentants des différentes puissances à Rome, une note dans laquelle, après leur avoir exposé la situation des choses, il leur annonce son intention de résigner ses pouvoirs temporels, pour ne conserver désormais que son caractère spirituel de vicaire de Jésus-Christ et de chef de l'église catholique. Le saint-père déclare, dit-on, dans sa note, qu'il attend, pour exécuter sa résolution, que les affaires d'Italie soient arrangées et qu'un gouvernement populaire régulier soit installé à Rome.

— On assure que M. Jules Favre, rapporteur de la commission chargée d'examiner les poursuites contre M. Louis Blanc, a donné sa démission de sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères.

— On annonçait hier au soir que MM. Portalis, procureur-général, et Landrin, procureur de la République, ont adressé leur démission à M. le ministre de la justice. On disait que cette résolution était motivée, non par le vote de l'Assemblée, mais par l'attitude du cabinet dans une question qui n'avait été soulevée qu'avec son assentiment formel.

— On dit que le procès relatif au 15 mai sera jugé par la cour d'assises de la Seine, séant au lieu ordinaire de ses audiences.

— Des explications fort vives ont été échangées hier à l'Assemblée nationale. On parle de deux cartels.

Le soir, la salle des conférences était encore pleine de représentants. Les conversations étaient très-animées.

— Le comité radical des travailleurs du Nord invite les citoyens du département du Nord, habitant Paris, à se réunir mardi, 6 courant, rue Martel, 9, à sept heures et demie du soir, pour l'examen de plusieurs questions importantes.

L'avez-vous oublié?

Vous êtes devenus fiers, dédaigneux, sans âme;
Vos cœurs ossifiés n'ont déjà plus de flamme.
Vous vous avez trompés! C'était l'ambition
Qui vous guidait jadis, car l'orgueil vous dévore.
Et si le peuple avait à vous élire encore,

Le peuple dirait : « Non. »

Songez-y, la patrie haletante, éperdue,
Vous regarde glisser sur cette pente ardue.
Entre vous et le peuple, il n'est plus de lien.
Votre front a perdu sa céleste auréole,
Et l'on redit partout cette sombre parole :

Qu'ont-ils fait pour la France, et que feront-ils? Rien!

V. DE FÉREAL.

THEATRES.

Les théâtres de Paris continuent toujours d'espérer de meilleures recettes et de meilleures pièces. Il appartient au public d'accomplir le premier de ces desirs; quant au dernier, nous pensons qu'il serait depuis longtemps satisfait, si messieurs les directeurs, voire même les lecteurs attachés aux théâtres, songeaient que nous sommes en république, et que le temps de l'exploitation du talent par les sots doit être passé.

SITUATION DE LA BANQUE DE FRANCE ET DE SES SUCCURSALES, AU 31 MAI 1848, AU SOIR.

Actif.

Argent monnayé et lingots,	68,504,889 86
Numéraire dans les succursales,	59,552,822 »
Effets arriérés à recouvrer,	18,506,525 45
Portefeuille de Paris, 50,097,331 fr., 63 c. provenant des succursales,	151,648,501 37
Portefeuille des succursales, effets sur place, etc.	150,001,061 14
Avances sur monnaies et lingots,	8,930,700 »
Avances sur effets publics français,	28,960,482 90
Avances sur effets publics français dans les succursales,	2,917,050 »
Avances à l'Etat sur bons du Trésor de la République,	50,000,000 »
Rentes de la réserve,	10,000,000 »
Rentes, fonds disponibles,	11,660,497 89
Placement des nouvelles succursales en effets publics,	12,744,498 »
Hôtel et mobilier de la Banque,	4,000,000 »
Immeubles et succursales,	2,515,105 »
Intérêt dans le comptoir d'Alger,	4,000,000 »
Intérêt dans le comptoir national d'escompte,	200,000 »
Intérêt des succursales dans les comptoirs nationaux des villes,	230,000 »
Effets en souffrance à la Banque,	28,930,627 27
Effets en souffrance dans les succursales,	11,077,674 38
Dépenses d'administration de la Banque,	676,437 51
Dépenses d'administration des succursales,	664,894 11
Divers,	806,074 24
	603,527,554 77

Passif.

Capital de la Banque,	67,900,000 »
Capitaux des nouvelles succursales,	23,350,000 »
Réserve de la Banque,	10,000,000 »
Id. des nouvelles succursales,	2,980,650 14
Réserve immobilière de la Banque,	4,000,000 »
Billets aux porteurs en circulation,	277,411,200 »
Id. des succursales anciennes,	85,661,800 »
Id. à ordre,	454,500 »
Compte courant du Trésor créateur,	19,121,113 72
Comptes courants divers,	75,612,890 81
Comptes courants dans les succursales,	19,834,403 80
Récépissés payables à vue,	1,818,500 »
Récépissés payables à vue dans les succursales,	342,795 »
Traités des succursales à payer par la Banque,	3,205,058 58
Traites de la Banque à payer par les succursales,	1,704,458 64
Dividendes à payer,	152,569 25
Comptoir d'Alger, somme non encore employée en bons du Trésor,	1,106,952 69
Escomptes, intérêts divers et dépenses précomptées,	3,720,932 37
Escomptes, intérêts divers dans les succursales,	5,196,360 »
Récompte du dernier semestre,	728,692 37
Récompte du dernier semestre dans les succursales,	703,475 »
Divers,	344,682 43
	603,527,554 77

Le gouverneur de la Banque de France,
D'ARGOUT.

Le gérant, HAMELIN.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boul. Pigale, 48.